

Un bon génie Les héritiers de Don Quichotte I

Louis Hamelin

Number 242, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamelin, L. (2012). Un bon génie : les héritiers de Don Quichotte I. *Spirale*, (242), 7–9.

Un bon génie

Les héritiers de Don Quichotte I

PAR LOUIS HAMELIN

Jeune, belle, intelligente, elle fera, plus tard, un merveilleux professeur de littérature. Pour l'instant, elle est assise, à Montréal, dans une salle de classe d'une grande université au cours de ce turbulent printemps étudiant et elle attend la réponse à la question qu'elle vient de me poser : est-ce le rôle des artistes et des écrivains de s'engager publiquement en faveur des futures forces vives de la société, présentement en grève ? Et ont-ils raison de le faire ? Et suis-je d'accord avec eux ? Ce n'est d'ailleurs pas vraiment une question. Elle me tend une perche, histoire de me crocheter par le carré rouge qui fleurit ma poitrine et de m'entraîner sur le terrain qui l'intéresse. Au cours des minutes qui suivent, je lui sers un réticent couplet, assez embrouillé par moments, à la fin duquel il ne lui restera plus qu'à mettre un masque sur sa déception et dire merci. Je ne sais pas pourquoi cette question (depuis le temps !) trouve toujours le romancier que je suis aussi démuné sur le plan rhétorique. Pourquoi elle a ce don de venir tout près de détraquer ma cassette d'écrivain invité à prendre la parole dans un cours.

Ou plutôt, je le sais très bien. C'est que cette question possède l'étrange pouvoir de générer, comme un nuage d'encre de seiche, une relative confusion dans mon cerveau. On me demande si les artistes, dont les écrivains, doivent s'engager. Et moi, aussitôt sur la défensive, entendant tout de travers — victime malgré moi du vieux réflexe et du préjugé crasse qui nous fait identifier l'homme à l'œuvre —, je crois qu'on me demande si *j'écris des romans engagés*.

Imaginons un dilemme très simple. Vous êtes romancier. Un bon génie vous permet de choisir entre les deux scénarios suivants : 1) vous écrivez un très mauvais roman qui, par un singulier concours de circonstances doublé d'un amusant malentendu, se trouve à changer le monde et qui préfigure le début d'une période de liberté, d'égalité et de fraternité humaine sans équivalent dans l'histoire ; 2) vous écrivez un chef-d'œuvre, du genre à ébranler en profondeur le lecteur contemporain comme celui du futur, capable d'élargir le champ de la conscience humaine pendant 500 ou même 1 000 ans, mais au cours de la même période, le monde aura continué d'être aussi foncièrement injuste et la vie aussi cruelle qu'auparavant. Sur ce plan, rien, absolument rien n'aura changé.



Pablo Picasso, *Don Quichotte*, 1955.

En tant que romancier, lequel de ces deux destins choisiriez-vous ?

La première question, sur le rôle civique de l'écrivain, mérite au minimum d'être décomposée en quelques sous-questions : a) l'écrivain peut-il s'engager ? b) *doit-il* s'engager ? c) doit-il s'engager à titre de simple citoyen profitant d'une certaine reconnaissance publique — il a alors autant de chances que n'importe qui de connu — ou bien en sa qualité d'écrivain ? d) que veut dire alors « s'engager comme écrivain » ? e) mettre son talent au service de la cause grâce à des travaux connexes, comme des lettres ouvertes aux journaux ? f) ou bien dédier à cette dernière l'ensemble de son œuvre ?

Si vous avez répondu oui à « b », vous vous trouvez à disqualifier pas mal d'auteurs intéressants qui, tel Jacques Poulin, n'ont d'autre activité connue que celle consistant à écrire et faire paraître, à des intervalles assez longs, roman après roman. Et si « f » se pose difficilement dans le cas d'un romancier, c'est pour des raisons qui ne sont pas toujours évidentes aux yeux du commun des mortels.

Il y a quelques années, Plume Latraverse, nourrissant quelque grief au sujet des pistes cyclables de son quartier, avait écrit et mis en musique une chanson que, guitare citoyenne à l'épaule, il était allé jouer en personne à l'hôtel de ville de son arrondissement. Un peintre aurait apporté une toile, un sculpteur, un vieux vélo tout cabossé. Un acteur aurait fait un numéro, une danseuse quelques piqués. Mais le romancier ? Il arrive avec un bon deux ans de retard, sa brique sous le bras. Au mieux, il peut en lire un extrait, disons la page 289. Durée : trois minutes. Tout ça pour ça ? On ne peut non plus tout à fait exclure que, chanceux, il ait découvert, dans son second roman publié une vingtaine d'années plus tôt, un passage qui dit tout ce qu'il faut savoir sur les pistes cyclables.

Ce n'est pas qu'une question de dimensions. Buffon a beau avoir écrit, fameusement, que « *le style c'est l'homme* », et Thomas Mann ajouté quelque part que le véritable écrivain est incapable de produire une seule phrase sans y projeter tout son être, la coïncidence entre l'auteur et l'œuvre, entre l'esprit et la parole, le créateur et sa chose, ne saurait être, dans le domaine du roman, qu'une chimère, le roman étant au « *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement* » de monsieur Boileau ce que la tour de Babel est à l'idéal de pureté et d'unicité linguistique originelles.

Richard Desjardins est capable de découper un ennemi en petits morceaux à l'aide d'une seule rime. Et ce n'est sans doute faire injure ni au travail du chanteur ni à l'œuvre d'un Gaston Miron de remarquer ici que le poème, la chanson et leurs voix fortes et uniques peuvent s'engager sur le terrain le plus immédiatement politique d'une manière que le roman, consubstantiellement plurivoque et capable de générer, à l'intérieur d'un même espace, sa propre contradiction, ne peut pas connaître.

On serait tenté d'affirmer qu'un art aussi foncièrement ironique — le roman, dans ses meilleurs moments, étant ce champ de bataille des voix dont aucune ne peut prétendre s'imposer, enterrer les autres et s'ériger en vérité absolue : une sorte de démocratie linguistique réalisée —, qu'un tel art, donc, ne peut être *engagé* si on accorde à ce mot la signification que tend à lui donner une militance qui se nourrit d'analyse et de mots d'ordre. L'engagement, au sens où on l'entend généralement, est un mouvement entier de l'être dans une direction précise. Un élan qui n'admet qu'un nombre très restreint d'ambivalences et cadre en conséquence plutôt mal avec les subtiles complexités de la psychologie individuelle et de sa cousine éloignée, la motivation romanesque. Pour le militant, pas le choix : les nécessités de l'action et les rigueurs du terrain dictent le programme. La pluralité des idées doit ultimement se résoudre en univocité du discours.

Un tel questionnement sur la possibilité même d'un roman engagé remonte sans doute, chez moi, aux uqamiennes années de création encadrée et au diktat de cet ami bolivien qui, croyant me dessiller les yeux, disqualifia le genre tout entier à l'aide d'un jugement qui ressemblait à une exécution sommaire rappelant les autoritaires conneries du surréalisme : poésie *engagée*, roman *bourgeois*.

Je n'ai jamais très bien compris si c'était son caractère divertissant ou l'inhérent pluralisme de ses points de vue qui condamnait le roman. Mais admettons que j'aie, à l'instant même, la bouche ouverte, et que je m'apprête à formuler, à la question de cette étudiante, la réponse de mon cœur, la plus correcte et attendue qui soit : un gros « Oui » à l'engagement, au progrès des idées, à la justice sociale et à l'équité ! Derrière les fronces approfondies qui partent de la racine de mon nez défile, au même moment, un auto-réquisitoire accablant.

Pourquoi ai-je si méchamment caricaturé, dans un de mes romans, le « camp des protestataires » et ses vieux écologues et néo-hippies (pour ne rien dire des chanteuses et des acteurs engagés...) dont je partageais pourtant l'idéal de préservation de la nature sauvage ? Pourquoi un des personnages les plus humains et attachants de mon dernier livre est-il, aux yeux de ma meilleure lectrice du moins, un ancien policier sniffeur de poudre qui maltraite sa femme, néglige ses enfants et infiltre les groupes indépendantistes et progressistes pour y jouer les agents provocateurs à la solde des services secrets ? Bref, un gros dégueu...

Les romanciers le répètent depuis longtemps : il peut arriver de perdre le contrôle d'un personnage ici et là... Cette forme frankensteinienne de divorce entre la volonté du créateur et le destin de sa créature ne s'observe d'ailleurs pas que sur la page imprimée. Jadis, madame Lise Payette, dans ses *Dames de cœur*, a voulu offrir, en Jean-Paul Belleau, le type même du salaud intégral. Il est devenu un héros du peuple.

Dans le roman, ce genre de divorce n'est pas l'exception. *Il est la règle*. Plutôt que de divorce, on pourrait parler de distance critique : entre l'éthique et l'esthétique, l'intention et le résultat. Entre le véritable romancier et le plus noir de ses personnages s'instaure une relation plus secrètement intime que la volonté, une sympathie des couches profondes de l'expérience, foncièrement amoral. Toute la question se résume alors à ceci : peut-on être le praticien engagé d'un art qui, lui, refuse de l'être ? Un romancier *engagé* qui pondrait des livres *dégagés* ?

Il y a là comme une aporie qui me complique l'existence...

Et ce n'est pas un problème qu'on peut congédier à la légère à une époque où l'engagement est devenu ce sceau d'acceptabilité sociale apposé à l'œuvre, véritable figure imposée de la vie d'artiste. Armand Vaillancourt qui, barbe fleurie et poing brandi, proprement sculptural, devient sur la place publique cette figure progressivement figée en un monument à lui-même, c'est assez touchant. Lui aussi pratique un art dont la brutale connexion au réel permet d'envisager une opération de commando à la salle municipale.

Devant l'incontournable dilemme, la traditionnelle porte de sortie de l'artiste *inengagé* s'est présentée sous la forme du fameux paradoxe qui affirme que l'inutilité de la beauté que l'on crée est utile. La gratuité comme déclaration de guerre au système. Utile paradoxe, qui ne répond cependant guère à la question de l'engagement moral et politique telle qu'elle s'applique spécifiquement à l'art du roman : est-il possible de divertir et d'édifier (« *mettre à même d'apprécier, de juger sans illusion* » — Petit Robert) en même temps ?

Avant cet été, j'aurais répondu non, sans hésiter. Et si quelque bon génie déguisé en étudiante m'avait demandé : voulez-vous divertir votre lecteur ou l'édifier ? changer le monde ou être lu ? je n'aurais pas vraiment répondu. J'aurais visé tout autour de la plaque et me serais remis à bafouiller...

Mais le roman, n'en déplaise aux piocheurs qui y voient de la caillasse enfermant le scénario à extraire, est toujours un art, illimité par définition et qui, chose aujourd'hui bien perdue de vue, peut encore nous surprendre. Je suis récemment tombé sur un ouvrage singulier, qui réussit l'improbable exploit de nous éclairer politiquement et de semer la proverbiale graine d'espoir tout en réglant leur cas, avec un humour aussi impitoyable que magnifique, totalement impertinent, aux pontifiantes tirades, à la laborieuse instrumentalisation des personnages et aux pesantes illusions du roman engagé « à l'ancienne » (« idéologiquement dirigé » serait une formulation plus précise) : *US !* de l'Américain Chris Bachelder (Sonatine Éditions, 2012).

Ce n'est pas un hasard si, sous les traits attachants et ridicules de l'écrivain socialiste Upton Sinclair, la grandiose figure placée au centre de ce roman corrosif n'est autre que celle de l'endurant héros du premier grand roman moderne, Don Quichotte. Un héros devenu, aujourd'hui, l'icône même de l'artiste et de l'homme engagés, et de leur relative impuissance politique : une figure du désaccord avec le monde tel qu'il est...

Don Quichotte, le bon génie du roman, ne nous demande pas de choisir entre changer le monde et produire de la beauté. Ses aventures nous disent tout autre chose : vouloir changer le monde, redresser les torts, courir après un idéal élevé, suivre une ancienne vision, servir une folle vérité, rêver d'un monde honorable et se vêtir de la plus haute exigence, est, *en soi*, porteur d'une forme de beauté. ⊥